

TIJDSCHRIFT

VAN HET

KONINKLIJK NEDERLANDSCH GENOOTSCHAP

VOOR

MUNT- EN PENNINGKUNDE

ONDER DE ZINSPREUK

„Concordia res parvae crescunt“

TE

AMSTERDAM



13^e Jaargang

AMSTERDAM

JOHANNES MÜLLER

1905

Notice sur les Cauris,

PAR M. J. - M. FADDEGON.

Dédiée à Monsieur A. DE WITTE.

L'usage de coquilles comme moyen d'échange ayant fait à plusieurs reprises l'objet de notes dans la *Revue néerlandaise de numismatique*, j'ai cru pouvoir présenter ici quelques remarques sur ce sujet dans l'espoir que d'autres, mieux préparés pour cette tâche réussissent à débrouiller ce qui restera obscur.

Le célèbre érudit égyptien TAQĪ-AD-DĪN, surnommé AL-MAQRĪZĪ nous a laissé dans son livre sur les monnaies 1) ce texte (A) 2):

„Et déjà les gens du peuple ont soldé le gain „des manœuvres pendant et avant l'Islam avec „petites choses à la façon des oboles, telles que des „œufs, des morceaux de pain, des feuilles, de l'écorce „d'arbre et des coquilles (Wada'ah) qui sortent de „la mer; ce qui fut appelé la „Kaudah” et autrement. „Le récit en est déjà détaillé dans le livre *Agāah „al-Oummah bi-Kachf al-Gōummah*”.

Or il est fort naturel de penser que l'auteur traite ici de son pays, l'Égypte, et plusieurs faits

1) TYCHSEN, AL-MAKRIZI, *Historia monetarum arabicarum*. Rostochii 1797, p. 50. Nous n'essaierons pas de déterminer les plantes dont on tirait les feuilles et l'écorce sur des indications aussi vagues que ce savant.

2) Les lettres se rapportent aux textes orientaux à la fin des Remarques.

semblent confirmer cette opinion. La seule mer qui borde ce pays est la Méditerranée et le nom arabe Wada'ah des coquilles en question indiquant en effet une univalve, on se trouve tenté de croire que *Cypraea moneta* de LINNÉ la „porcelaine” ou le „pucelage” des anciens naturalistes français servait de cette façon, d'autant plus que l'illustre Suédois observe qu'elle habite cette mer.

Le botaniste HOUTTUYN 1) son éditeur et commentateur hollandais, après avoir dit que ces animaux se nomment en latin „Porcellanae” tandis que les Grecs les appelaient „Choirinae”, (terme équivalent à *Conchae veneris*, pour l'explication duquel nous croyons devoir renvoyer le lecteur à l'ouvrage cité) et après avoir noté qu'ils sont connus en hollandais comme „Klipkousen” ou „Likhorentjes” et que les mollusques de ce genre ne sont mangés que par les pauvres, 2) il continue plus loin: „*Cypraea moneta* se trouve sur les rives de „l'Afrique et est pêchée par les femmes, qui s'en „servent comme monnaie. C'est même la seule „d'une partie de la côte et la seule [*employée*] au „Congo. Cette pêche s'exerce surtout autours de „Loanda, laquelle est la capitale d'Angola; mais „elles y mettent quelque choix et ce sont d'autres „(*Cypraea*?) dont on se sert dans le domaine des „Portugais sur les côtes de l'Afrique différentes de

1) HOUTTUYN. LINNAEUS (dont le titre complet est: *Natuurlijke Historie of nitvoerige beschrijving der Dieren, planten en mineraalen volgens het samenstel van den Heer LINNAEUS*. Amsterdam MDCCLXI. T. XVI. p. 81 et suiv.

2) l. c. p. 87.

„ces coquilles (*sic*), qui se donnent aux véritables „côtes de Guinée comme monnaie et qui sont „apportées par des navires.”

Observons que ce naturaliste n'ose pas assurer si cette différence (spécifique ou non) est la même que celle remarquée par BONANNI 1) et que ce dernier semble baser sur le témoignage des indigènes qui les divisent en mâles et femelles (!). HOUTTUYN poursuit (page 108):

„Cette espèce (*C. moneta*) est bien réellement la „monnaie de Guinée, *ressemblant* à celle qu'on „trouve en quantité près des îles Maldives dans „l'Océan indien et qui est importée par des navires „pleins au Siam et au Bengale pour servir de monnaie aux Indiens”.

„Mais il paraît que *d'autres* 2) espèces de coquilles „servent dans ce but et par cette espèce (donc „une?) il faut entendre le Cauris jaunâtre commun „qui s'achète pour peu d'argent par livre dans „notre pays”

„*Celle-là* habite, selon la remarque de LINNÉ, „la Méditerranée près de l'embouchure du Nil 3)”.

C'est peut-être le passage rapporté de MAQRIZI ou une citation analogue qui ont pu servir de guide à l'orientaliste et numismate MILLIES quand il écrivit dans son ouvrage *Recherches sur les monnaies indigènes de l'Archipel indien* 4) que

1) BONANNI, *Ricreazione dell' Occhio*. Roma MDCLXXXI.

2) HOUTTUYN l.c. parle de *C. ocellata* L., qui selon BONANNI servirait comme monnaie aux Philippines et remarque la possibilité d'une confusion avec *C. helvola*. L.

Néanmoins la dernière espèce semble plus probable.

3) C'est vraisemblablement *C. annulata* dont il parle

4) Ouvrage posthume, la Haye 1871, c.f. page 81.

les coquilles (*C. moneta*) utilisés de cette façon s'appellent en arabe „Coudha” ^(B) ou ^(C) en Egypte „Wada” ^(D), après avoir indiqué qu'elles peuvent se nommer dans les Indes „Koufang” ^(E).

En laissant pour l'instant le dernier mot, nous devons remarquer: 1° que le nom „Kaudah” ^(B) indique suivant les auteurs de plusieurs lexiques „ce qu'on ramasse de terre et ce qu'il y a de pareil”.

2°. que *l'Océan* ^(F) de BOUTROUS dit au mot Kaudah ^(C): „al-Kaudah ou al-Kaudah ^(B) sans point diacritique est le gain du manœuvre nommé en Égypte Wada'ah”.

Il est donc naturel de penser que le nom de Kaudah servait à indiquer tous ces objets presque sans valeur qui facilitaient ce trafic — du reste il serait trop hardi de vouloir tirer quelque conséquence d'une orthographe qui ne dépend que d'un point diacritique et encore sur un d!

Quant au mot Wada' le même auteur dit ailleurs qu'il signifie le „loir”, mais aussi „la coquille (Khāraz) blanche qui sort de la mer et dont nous distinguons (dit-il) la grande et la petite et dont la candeur est comme le coucher d'une étoile 1),

1) Ici se trouve le mot Nouah (L), nous avons pensé pouvoir l'attribuer à la racine *hemzée* (M), ce serait donc le coucher [de l'étoile] qui se trouve dans la XXVIII^{ème} maison lunaire, de façon qu'une autre étoile ou une constellation opposée (N) se lève vis-a-vis au ciel, que les Arabes utilisaient pour tirer des prognostics. Nous avons pris ce passage de GOLIUS qui le tient de DJAUHARI de préférence aux lexiques modernes, vu que sa qualité d'astronome l'avait rendu familier avec les traités des Arabes et il faut bien distinguer entre ces mansions lunaires qu'il tire d'ALFERGAN et les XII maisons célestes c. a. d. les fuseaux successifs du ciel obtenus par de grands cercles passant par le sud de l'horizon et par les divisions au nombre de douze de l'équateur du ciel.

L'autre mot Nouah indique un poids en usage pour l'or.

on en suspend [*en collier*] pour refouler le regard [*envieux et désastreux*].”

Nous apprenons à cette occasion que l'unité s'appelle Wada'ah ^(G) et que „Celui qui a des Wada' ^{H)} nommés aussi aĉ-Çou'āb al-Wada' ^{I)} était le nom d'un idole (pré-islamique) ainsi que de l'arche de Noé

„Kharaz”, indique selon la même source „les pierres précieuses, telles que le diamant et le saphir „*et caetera* et ce qu'on range à un fil des „[coquilles] Djāz' et Wada'. Or les étrangers préfèrent des globules de verre percés et dont on enfle des rosaires et des colliers et ce qu'il y a „de pareil.”

„Et à ceci [*se rapporte*] le dire d'AL-HARĪRI dans la Séance intitulée: „*az-Zābīdyah*””: Coupons ici notre lexicographe, car il deviendrait incompréhensible. Le personnage AL-HARĪT fils de HAMMAM raconte dans cette Séance ses aventures en décri-

1) RUMPHIUS. *d'Ambonische Rarsteitkamer*, Amsterdam. 1741. L. III, p. 117 dit que „Wadaat” sont de petits coquillages blancs, dont les Arabes se servent dans leurs pays pour mettre en colliers aux chiens, néanmoins il n'est pas fixe sur l'espèce car il dit croire à des cauris. On se demande si le nom arabe de l'arche de NOÉ ne s'explique pas par le fait de coquilles fossiles. Les anciens naturalistes ont décrit un certain nombre d'elles comme étant des vestiges du déluge et RUMPHIUS l. c. qui partage et même défend cette opinion dit que ses dénominations hollandaises et latines „coquillages du Père NOÉ” sont en accord avec la conception des orientaux. Or ses orientaux sont avant tout les Arabes, car il cite le „nebbi” NOÉ et on sait bien que chez eux et leurs prosélytes NOÉ possédait cette épithète, grâce à leur doctrine, qui vit en lui un homme, non seulement préféré par Dieu, mais aussi inspiré!

2) Dans GMELIN. *Systema Naturae* (la XIII^{ème} édition de LINNÉ) 1790, on trouve page 3415 que C. moneta habite fréquemment la Mer méditerranée, l'Océan atlantique et les Mers éthiopienne et indienne.

vant comme il eut le grand malheur de perdre un jeune homme, qu'il avait élevé et auquel il était fortement attaché. Au bout d'un an les fatigues ainsi que ses considérations le poussèrent à changer ses perles contre des „Kharaz” et „à désirer ce qui est convenable à l'indigence”.

Les commentaires disent que ces Kharaz sont de petites pierres colorées et l'auteur du dictionnaire semble mélanger texte et commentaires dans la suite.

Si tous ces noms passés en revue sont peu capables de nous faire savoir comment s'appelle la *C. moneta* en arabe, ils font bien ressortir l'incertitude qui règne sur les objets d'histoire naturelle, parmi les auteurs orientaux peu aptes à ce genre de travail qui exige avant tout beaucoup de méthode et où leurs connaissances littéraires étaient plutôt nuisibles qu'utiles!

En tâchant de mettre quelque ordre dans ces communications, on est encore plus embarrassé par le fait qu'aucun observateur moderne n'a trouvé *C. moneta* dans la Méditerranée!

Bien que des espèces plus grandes, plus brillantes et même colorées s'y trouvent, ni la *C. moneta*, ni la *C. annulis* qui se distinguent fortement des autres ne s'y rencontrent. On peut se demander, mais en vain, d'où LINNÉ a tiré l'indication de cet habitat. Dans tous les cas, il est peu probable que cette coquille aie disparu depuis cette époque et le percement du canal de Suez aurait plutôt augmenté que diminué la faune méditerranéenne et en somme LINNÉ a pu être la dupe

d'une erreur, soit que quelques exemplaires se trouvaient égarés dans une collection sous d'autres étiquettes, soit que négociés jusqu'à l'embouchure du Nil, ils fussent vendus à des naturalistes qui les prirent pour indigènes.

Dans tous les cas il n'est dans le texte de MAQRIZI nullement question d'Égypte et mon estimé maître M. le docteur REVILLOUT éminent égyptologue, m'assure qu'à aucune époque l'usage de coquilles comme monnaie n'a existé dans ce pays, tandis qu'il se pratiquait couramment en Abyssinie, dont l'histoire était familière à MAQRIZI.

LINNÉ a donné ailleurs le même texte dont HOUTTUYN a fait usage et que nous traduisons, ici: 1).

„La C. moneta est un petit coquillage, comme une „noix de coudrier, recueilli ordinairement par les „femmes aux îles Maldives, alors qu'en passant à „gué au bord de la mer 2), elles le recherchent „avec soin et l'obtiennent si copieusement, que trente „ou quarante navires remplis de ce coquillage par- „tent par an de là vers l'Afrique, le Bengale et le „Siam, de sorte que dans les lieux nommés se

1) LINNAEUS. *Amoen. Acad.* III. p. 239, où on il donne la bibliographie complète contenant les auteurs: D'ARGENVILLE, LISJER, RUMPHIUS, PETIVER, BONANNI, GUALTIERI, LESSER, MURRAY, KNORR, MARTIN . . .

2) Dans GMELIN l. c. on trouve encore ce renseignement supplémentaire. . . „ils sont choisis par les femmes au moment de trois jours après la pleine lune ou avant la nouvelle". RUMPH l. c. extrait une variante du même récit des écrits de FRANCISCUS PYRARD, fameux voyageur français qui passa une captivité aux îles Maldives, dans laquelle il parle des *Kaudi* (ce serait la forme arabe?) ou Kauri et indique leur exportation vers le „Cambaja" (Cambaye?) où l'on incruste les plus beaux dans de l'or et de l'argent!

„trouvent de grands palais remplis de ces coquilles,
 „qui sont conservées comme des choses très pré-
 „cieuses”.

„Or ce coquillage a de la valeur dans ces endroits
 „comme chez nous les pièces d'or et d'argent
 „contre lui s'échange toute chose, et même les
 „hommes, achetés pour l'esclavage se payent avec
 „[cette coquille].”

„Je ne dirai point, comment d'autres coquillages
 „sont utilisés par d'autres gens comme cornes pour
 „les sacrifices ou pour vases de bain, gobelets,
 „étuis ou encore à la place de sculptures très
 „habiles et qui surpassent les œuvres ingénieuses
 „des praticiens.”

HOUTTUYN a fait allusion à un passage de
 BONANNI, dont nous croyons pouvoir donner ici
 l'original, surtout parce qu'il donne franchement la
 certitude, qu'il y est question de l'espèce moneta :

„Petite coquille de VÉNUS (Venerea) brillante,
 „polie et blanche en dehors comme de l'or 1) elle
 „a l'intérieur violacée et autour de la bouche
 „qui la divise par le milieu sagittal se trouvent
 „les lèvres diversement dentelées. Au centre de
 „la partie convexe elle se rehausse comme la
 „croupe du chameau et sur les parties latérales
 „elle a quatre autres enflures plus petites. De

1) On lit dans BONANNI l. c. „aurio”, anciennement on a écrit en italien
 „aureo” pour „oro”, de l'or. Mais l'or n'a jamais été blanc, peut-être veut-
 il dire „aurora”, l'aube, et dans ce cas il aurait pu emprunter cette compa-
 raison même indirectement à quelque auteur ayant puisé lui-même dans une
 source orientale et le mot chaqq (۞), rupture, métaphoriquement celle de la
 lumière du jour que nous avons rencontré tout-à-l'heure a pu être traduit
 de cette façon. Ces emprunts n'étaient pas méprisés; à l'époque de RUM-
 PHUS on s'en servait encore!

„cette sorte il en naît près de Loanda, îlette du
 „roi du Congo, qui n'est point la „Miniera" (la
 „minérale?) ne donnant qu'une matière informe,
 „mais la „Zecca" (monnaie), qui, brisée (?), lui donne
 „les monnaies, les seules resplendissant dans son
 „royaume et qui sont ramassées par les *dames* les-
 „quelles plongent de deux brasses et plus dans la
 „mer, pour remplir des paniers avec du sable,
 „dont elles retirent ensuite des limaçons parmi les-
 „quels elles estiment être un mâle et une femelle,
 „différent quelque peu par la couleur et elles le
 „tiennent en plus grande valeur”

„Voici le récit pris dans les choses mémorables,
 „enregistrées par SOLINUS. 1) Dans le domaine du
 „Congo rien n'est en usage comme monnaie autre-
 „ment que des coquilles marines, que les femmes
 „assemblées dans ce but, ramassent.”

„Entrées, quelque-peu dans la mer, elles remplis-
 „sent des corbeilles de sables, dans lesquels se
 „trouvent de petites coquilles, certainement mélan-
 „gées de sexe, elles en séparent les femelles, qui
 „assurément sont plus précieuses que les mâles

1) C'est évidemment le grammairien romain CAJUS JULIUS SOLINUS sur-
 nommé „le singe du PLINÉ" qui se trouve cité ici sous la forme italianisée
 de SOLINO. Ce récit ne se trouve pas dans son recueil *Polyhistor*. Les
 commentateurs ont pensé au Congo africain — mais il ne fut pas connu du
 temps de SOLINUS, les explorateurs anciens n'ayant pas atteint cette contrée.
 Le seul endroit auquel on est réduit par les documents est *Couga* ou *Conta*
 nommée dans quelques éditions de PTOLEMÉE. LVII. c. I. une ville de l'Inde
 en deça du Gange

Ce renseignement que nous extrayons de l'*Encyclopédie méthodique*, l'ayant
 cherché en vain dans plusieurs dictionnaires de géographie ancienne plus
 récents, prouve encore une fois que l'œuvre des Encyclopédistes ne mérité
 pas toujours la poussière des bibliothèques!

„parce qu'elles sont plus brillantes et plus luisantes
„à la vue ”

„Et de telles coquilles dont on peut trouver au-
„tant qu'on voudra sur la côte de cet état, mais
„aussi celles, seulement, qui diffèrent des autres
„par la couleur cendrée ont du prix, et [*jouissent*]
„pour cela de la grande estime du Roi.”

Reprenons le mot „Koufang” (^E) fourni par feu le professeur MILLIES 1) qui n'a pas hésité à y voir le nom malais de *C. moneta*, malgré que le dictionnaire du docteur PIJNAPPEL ne lui prêtait que le sens de moule, donc de bivalve, probablement faut il lire „Koupang” avec M. PIJNAPPEL (qui écrit trois points diacritiques, ce qui n'est pas nécessaire, mais souvent utile dans cette langue).

Adressons-nous encore une fois aux naturalistes.

1) MILLIES. l. c. p. 81 et 82. Dans une note il remarque que parmi les coquillages que les dames s'amusaient à chercher sur le rivage (c'est donc un agrément fort répandu !) se trouve aussi le Koufang.

Voici le passage du *Sedjarah Malayan* entier :

„Après être venus à Tandyong Bamban (la terre prééminente où poussent
„les roseaux de cette sorte) le roi descendit pour se divertir avec les grands
„seigneurs et les notables, s'amusant sur la plage en prenant des Krang-Krang
„et la reine s'assit en dessous d'un arbre (Padanus . . .) entourée
„des épouses des seigneurs et des notables Or la reine fut très contente en
„voyant la conduite des dames de cour, qui jouèrent ici, chacune à son plaisir!
„Quelques-unes prirent des Sipout, d'autres des Koupang ou des Ketam
„(crabes) ou encore des Loukan, d'autres des feuilles d'arbres [de toute sorte]
„pour être mangées comme une salade ajoutée au riz, des éponges ou de
„l'akar-akar (des plantes odorantes?) et toutes ces dames en furent très en-
„chantées. Quelques-unes prirent enfin des fleurs pour en faire une parure
„[derrière les oreilles], chacune eut sa manière de se conduire . . . il
„y en avait aussi qui coururent pour s'attraper et qui culbutèrent en faisant
„un faux pas se jetant [sur toute chose] par l'excès de leur plaisir!”

Ne discutons pas le nom des végétaux. LITTRÉ dit que *Pandanus* vient du *Fangdang* (!!) malais. Observons plutôt que *oleh houlaman* (F) mots qui se trouvent derrière „feuilles d'arbre” sont dénués de tout sens. Néan-

RUMPHIUS ne nous donne nulle part le nom „Koufang”, mais bien celui de „Cappang” qu’il faudra vraisemblablement lire Kapang 1) et il nous cite aussi les noms de Bia Tsjonca’ (J) et de Bia Candaga (K). Comme on sait le nom générique Bia signifie coquille, univalve selon quelques-uns, mais chez RUMPHIUS dans le sens le plus général et Tjonka’ est un jeu, qui semble introduit par les Chinois dans cette partie des Indes.

Les dictionnaires disent que cet amusement consiste dans le déplacement de petits objets déposés dans les trous d’une planche et M. KLINKERT dans son remarquable „*Supplément*” ajoute: qu’il se joue à Java avec des graines comme Bidji Saga

moins ils se rencontrent dans toutes les éditions. Nous avons cru pouvoir y suppléer soit par oulam-oulaman (Q) soit plutôt par houlam-houlaman (R) et nous avons traduit en conséquence.

Voici les significations des autres termes:

Krang. Krang-Kerangan sont toutes espèces de coquilles selon MM. PIJNAPPEL et KLINKERT. Chez RUMPF le nom serait plutôt javanais ou haut-malais et Bia Kerang est identique chez lui avec le suivant, T. ROORDA donne en effet „kerang” comme moule dans le dialecte, dit: „Ngoko”.

Sipout. Feu M. PIJNAPPEL a cité RUMPHIUS qui donna une description (tout en gardant sa terminologie à lui) et un dessin de *Terebra spec?* (Adans.) M. KLINKERT le fait figurer comme nom général de toutes les coquilles, RUMPHIUS l’attribue à un genre fantastique „Stronbus”.

Loukan. M. PIJNAPPEL donna une certaine coquille que remplie d’huile sert comme lampe, dans le Batak *Lohan*. On trouve chez RUMPHIUS l.c. II. p. 111 une „Alata lahuana”. Il dit qu’on la rencontre dans le pays de Loukon. Mais HOUTTUYN crût à une faute d’imprimerie „Zouhou” voulût-il lire. Il n’y a peut-être pas beaucoup d’hardies e a admettre le nom malais de Loukan pour Stronbus lahuana de LINNÉ

1) T. II. p. 185 il écrit *Kapang*. F et p se confondent, du moins souvent dans l’écriture en malais. Ce sont des *Teredo*, des tarets. Sur la planche il représente l’image du produit de plusieurs vers à côté du dépôt calcaire d’un *Teredo* dont la bifurcation de l’extrémité ne se comprend pas, tel que m’a observé M. FISCHER, savant conchyliogiste à l’obligeante bienveillance duquel je dois la connaissance de plusieurs documents.

(graine d'*Abrus precatorius*) ou Bidji Srikaya (*Annona squamosa*), mais que les Malais se servent de *Sipout tjonka'* ou Bouah tjonka' (où le premier mot ne signifie pas les *fruits*, mais les *pièces* de jeu comme les pions dans le jeu de dames etc).

À propos de *Sipout tjonka'* — donc probablement *C. moneta* — il ajoute que, servant au Siam à la manière d'argent, on les a appelés à Singapoure: *Sipout belandja Siam*, les coquilles de paie de Siam.

Quant à *Kandaga* c'est une altération du mot sanscrit *Kaparda* ou avec le suffixe *Kapardaka*. Du reste M. TUGAULT m'a fait observer que le nom *Kandaga* désigne encore en malais un coffret orné de différentes coquilles et qui est offert à la mariée à l'occasion de la cérémonie nuptiale. 1)

Si LINNÉ nous parle de coquilles remplaçant des „sculptures ingénieuses”, *C. moneta* est d'usage très courant en guise d'ornement et c'est surtout chez les peuples berbères qu'on peut remarquer cet emploi. Pour les appliquer contre les objets, souvent en cuir ou coupe le dos de la coquille et on la réduit ainsi à une espèce d'anneau qu'on attache avec des lanières par les deux extrémités. Nombreux sont les objets garnis de cette façon, des couvertures de tête, des selles, des instruments de musique même

D'autre part dans le Musée ethnographique de Bruxelles on rencontre plusieurs idoles provenant de différentes contrées de l'État du Congo, dans lesquels on a incrusté des *Cypraea* pour former les yeux et la bouche.

Les coquilles taillées à la façon de celles de Berbères sont aussi en usage chez les Tzingaris. En

1) c. f. T. ROORDA l. c. c'est ici un coffret *royal* en *Ngoko*.

1901 une bande de ces gens mélangée d'individus étrangers parcourut la banlieue parisienne et se trouva arrêtée par la fracture du moyeu de la roue d'une de leurs voitures, qu'un charron proposa de réparer. Cette occasion était assez propice pour tirer d'eux plusieurs renseignements. Deux filles dont une rachitique portaient des Cauris dans les cheveux 1). Ces nomades ne surent fournir aucun éclaircissement sur la provenance de ces parures qui „venaient de la mer” et nous avons cru entendre nommer Kōpyeh, d'autres Kōtyeh.

La langue parlée par eux contenait des éléments turcs et une foule d'autres mots, tandis qu'ils se servaient de l'italien ou du roumain pour compter! 2).

Pour ce qui regarde Kotyeh ou Kopyeh il ne serait pas impossible qu'il se rattachât à Karparda ou aux noms sémitiques qui semblent plus ou moins apparentés. Nous avons tenté, mais vainement, de retrouver un mot ressemblant dans SOWA, *Wörterbuch der Dial: deutscher Zigeuner*.

Sur la valeur des cauris ou possède plusieurs données: MILLIES l.c. page 82 dit:

20 Kaparda = 1 kâkîni = $\frac{1}{4}$ panna.

La suite des ses textes donne:

1) Des fois les filles portent de cette façon des pièces d'argent.

2) Plus tard j'ai vu une famille plus petite, selon les renseignements de la police locale originaire de Toulon, mais je n'ai pu tirer de ses membres aucune syllabe par suite de leur attitude hostile.

Les premiers montraient des ours, mais ce métier ne leur paraît pas très naturel, car ils n'avaient pas de nom pour ces animaux, intitulés tantôt „ours” tantôt „maimoun”, le bienheureux, épithète du singe, tirée de l'arabe, passée, je crois en turec, mais dont le sens serait plutôt indien

4 Kaparda = 1 Gandaka.

Ailleurs une indication plus ou moins certaine dit qu'en Afrique entre les années 1849 et 1855 il fallait 2500 Cauris pour une somme de cinq franc!

Un manuscrit, conservé au Bureau International des Poids et Mesures et qui m'est connu grâce à la bienveillance de M. le docteur GUILLAUME, excellent physicien, apporte quantité de détails sur la métrologie orientale dont peut-être une partie n'a pas été vulgarisée par l'imprimerie. A la fin de cette notice nous nous proposons de donner l'extrait de ce qui se rapporte à notre sujet.

D'après ce qui précède il nous semble permis de dire que la *Cypraea moneta* se pêchait essentiellement aux îles Maldives et ensuite au golfe de Guinée, que son usage dans différents buts s'effectuait particulièrement dans la zone torride de l'ancien monde et que quelques superstitions religieuses s'attachaient de préférence à cette coquille.

Dire que la *C. moneta* était le seul coquillage qui servit comme monnaie serait très risqué d'après les textes que nous avons réunis, probablement servait-elle de préférence.

Ce qui frappe surtout, c'est que l'emploi de cette coquille comme élément de décors soit si répandu sur la terre et que cet objet se trouve vénéré par des peuples entre lesquels il n'y a, du moins pas à notre savoir, aucun lien de descendance commune et encore qu'ils s'en servent de la même façon, ne serait-ce que par sa vague ressemblance avec les commissures du corps humain.

Et quand on réfléchit à ce que des Cauris ont été retrouvés dans les fouilles en Mésopotamie, on sera bien convaincu que cette coquille a dû donner naissance à un grand trafic faisant rayonner son transport des, endroits, où on la trouve fréquemment dans différentes directions et non seulement dans les temps modernes, mais sensiblement dans des époques assez reculés même!

REMARQUES.

L'historien MAQRIZI a généralement laissé une impression favorable chez toutes les personnes qui l'ont étudié plus longuement. Néanmoins ce serait ici l'occasion de présenter quelques observations sur son traité des monnaies, car, à côté de la faiblesse ou tout au moins de l'insuffisance des témoignages qu'il produit en sa qualité de musulman orthodoxe, il cite quelques faits qui apparaissent assez invraisemblables. C'est ainsi qu'il communique l'historiette suivante dont la version sera de préférence empruntée à la plume de SYLVESTRE DE SACY. 1)

„Un jour AHMED BEN TOULOUN se rendit à cheval
 „en cérémonie aux Pyramides. Les hadjebis lui
 „amenerent des gens qui étoient vêtus d'habits de
 „laine et qui avoient des pelles de fer et des pioches.
 „AHMED leur demanda ce qu'ils faisoient. Ils lui
 „repondirent, que leur metier étoit de chercher des
 „tresors. AHMED leur défendit de sortir désormais

1) Des tresors que les habitans de l'Égypte nomment „Matlals”, extrait d'une lettre a M. TYCHSEN qui se trouve pag. 157. AL-MAQRIZI *Historia Monetæ arabuæ*. l. c. C'est un fragment de la description de l'Égypte de MAQRIZI, mais qui se trouve aussi sans variation importante dans l'ouvrage cité p 31 et suiv. (du texte arabe).

„(pour faire de semblables recherches) sans être
 „muni d'une autorisation par écrit de lui, et ac-
 „compagné d'un homme de sa part. Ils lui dirent
 „alors que sous le cercle vertical des Pyramides il
 „y avoit un trésor qu'ils n'avoient pu découvrir,
 „AHMED laissa avec eux ALRAFÉKI: il envoya au
 „gouverneur de Djizé l'ordre de leur fournir les
 „hommes dont ils avoient besoin et d'avancer les
 „frais de l'entreprise, après quoi il se retira. Ils
 „travaillèrent quelque tems, jusqu'a ce qu'enfin ils
 „commencerent à appercevoir ce qu'ils cherchoient.
 „AHMED se rendit à cheval près d'eux tandis qu'ils
 „fouilloient. Ils découvrirent un grand vase rempli
 „de pieces d'or, et sur lequel il y avoit un couvercle
 „qui portoit une inscription en caractere Parthique.
 „Il fit venir un homme qui la lût. Voici ce qu'elle
 „contenoit: „Je suis un tel fils d'un tel, je suis celui 1)
 „qui a séparé l'or de ses impuretés et de ses scories.
 „Quiconque voudra connoitre combien mon regne
 „a été superieur au sien, n'aura qu'à considérer
 „combien l'alloi de mes dinars est meilleur que (à)
 „l'alloi des siens; car celui qui purifie l'or de son
 „alliage est lui même purifié de son vivant et après
 „sa mort.”

„Louange à Dieu, dit alors AHMED BEN TOULOUN,
 „je fais plus de cas de l'avis contenu dans cette
 „inscription que du trésor. Il fit donner à chacun
 „des Chercheurs de trésors 200 de ces pieces d'or,
 „5 à chaque ouvrier et outre de son salaire, 300
 „à ALRAFÉKI et 1000 à l'Eunuque ALNESSIM: il

1) Le texte porte „servit"! Du reste nous avons reproduit autant que possible l'orthographe qui forme dans l'original avec la typographie allemande un mélange singulier.

„emporta le reste, qui se trouva d'un titre supérieur à toutes les autres monnoies. Depuis ce temps on travailla à bonifier le titre de la monnoie en Egypte, en sorte que les pièces d'or de ce prince nommées *dinar Ahmedi* surpasserent toute autre monnoie pour la bonté de l'alloy.”

„Aussi n'en employoit on point d'autres pour „dorer” 1).

Il est à remarquer, m'a fait observer M. le docteur REVILLOUT que des pièces de monnaie de cette forme ne sont actuellement pas connues comme ayant eu cours parmi les anciens Egyptiens et qu'en somme leur existence est très problématique. Or quand même elles se seraient trouvées à ce moment-là dans un vase, il aurait difficilement pu porter une inscription aussi singulière.

D'après toute probabilité ces lettres auraient été hiéroglyphiques et le prince aurait bien pu rencontrer quelqu'un, capable de lire cette inscription, car, malgré les changements de religion et de gou-

1) Il est bizarre de voir SYLVESTRE DE SACY traduisant par „Parthique” Nous pouvons observer que le mot *barbat* (V) est d'origine persane et qu'il indique un luth, monté de plus de quatre cordes. GOLIUS a fait la curieuse remarque qu'il ressemble à l'instrument „Kopza” des Polonais. A côté de conjectures plus ou moins connues, émises sur une orthographe viciée de „barbar” on peut citer celle de SCHWARTZE (*Koptische Grammatik*, Berlin, 1850, p. 11) qui extrait de QUATREMÈRE quelques passages. Avec le nom *barba* on indiquerait „des monuments des anciens Égyptiens et des tours très élevées”. SCHWARTZE explique *barba* par le nom copte précédé de son article *p. erpe* (V) dont on rencontre de multiples variantes dialectiques (X). CHAMPOLLION le prit pour „temple” sous la forme de l'idéogramme du bâtiment qui contient le qualificatif divin ou en est accompagné (W), mais ce signe détermine souvent lui-même le nom composé *re-per* qui s'écrit alors phonétiquement et qui voudrait dire plus exactement le pourtour du temple (c. f. ERMAN, *Aegyptisches Glossar*. Berlin 1904, p. 70).

Seulement ceci n'explique nullement le *ta* arabe final!

vernement que l'Égypte avait subis, il restait encore à cette époque quelques payens sachant déchiffrer cette écriture.

Ces réflexions conduisent à quelques hypothèses: ou toute l'anecdote est de pure invention, ou bien celui qui a donné l'interprétation au prince a débité quelque supercherie littéraire dans le but d'en tirer un profit politique quelconque.

Le lecteur de MAQRIZI est assez étonné d'entendre plusieurs fois citer un dirhem comme „al-bāgli” (qui tient du mulet). Qu'entend-il par cet adjectif?

TYCHSEN a pensé qu'il empruntait ce nom à quelque *mage* appelé „tête de mulet” dont HYDE témoigne et feu M. SAUVAIRE qui a donné dans la *Revue asiatique* ses remarquables études sur les monnaies musulmanes a été encore plus heureux en pouvant publier tout un texte où une étymologie analogue de cette dénomination de bāgli est exposée.

Mais quoique cette explication réponde à notre curiosité et puisse suffir aux orientaux, elle ne nous donne pas satisfaction. En effet le rôle que MAQRIZI fait jouer à ces drachmes en les rattachant aux monnaies du plus ancien paganisme arabe, nous paraît trop important pour permettre de croire à une personnalité aussi insignifiante que ce „mage”.

Souvent je me suis demandé si ces monnaies ne devaient pas leur nom à une confusion, si le *gain* de BĀGLI ne serait pas injustement chargé d'un point diacritique et s'il ne faudrait pas lire „BĀALI” (S) c. à. d. qui appartient au BĀAL (T) sémitique.

En réalité ce mot se trouvait sur quantité de monnaies d'Asie mineure et il a très bien pu servir

aux Arabes pré-islamiques pour distinguer quelques pièces de ces contrées; ensuite le nom perdant son sens ou plutôt ce sens devenant de plus en plus vague, les lexicographes arabes ont pu chercher à lui rendre une signification plausible et auront pu ajouter un point supposé manquant, qui du reste se trouvait omis dans quelques écritures comme cela s'est fait d'ailleurs dans les inscriptions.

Toutefois nous ne donnons cette hypothèse que sous toutes les réserves, prêts à l'abandonner pour une meilleure.

TEXTE ET MOTS.

(أ) وقد كانت الامم في الاسلام وقته اسما يعاملون بها بدل العلوس والسر والكر من الحمر والزرق ولما السحر والودع الذي يستخرج من العصور ويقال لها الكودة وغير ذلك وقد استهضم (استهضم) ذكره في كتاب اغانة الامه بكسر الغنة (ب) كودة (ج) كودة (د) وودع (هـ) كودع (ف) محيط المحيط (غ) ودعه (ح) ذو الودع (ط) الصور الودع (ي) جعكف (ك) ي كذا (ل) يراه (م) نوه (ن) رقبه (س) شق (ع) اوله هولام (هـ) لولم الامم (ح) هولم هلام (س) معالي (آ) ب ل ا (ط) روط (ق) ερπε (و) ερπε ερφει (د) □□ □□

EXTRAIT D'UN MANUSCRIT CONSERVÉ AU BUREAU INTERNATIONAL DES POIDS ET MESURES.

Page 274. Cowries

Bengal 2560 = 1 Curr. Rupee

Siam 512,000 = 1 Catty, 2 lb. 9. oz.

Page 302. Cowries or sea shells made use of for
paying coolies etc. are reckoned thus:
2560 Cowries make 1 curr. rupee.

But they rise and fall according to the plenty or
scarcity of them.